
Contacteur l'auteur : everob@orange.fr

Haut ! c'est haut !

ou *L'irrésistible ascension de Rodolphe Jonas*

Robert**BOURON**

Personnages...

- **Raymond** (*laveur de carreaux*)
 - **Lucien** (*apprenti*)
 - **Monsieur Jonas** (*Grand Directeur*)
-

Décor... Nous sommes sur le toit d'une tour de quarante-huit étages à l'heure de la pause déjeuner.

Vêtements... Tenues de travail identiques pour les deux laveurs de carreaux, mais avec une chasuble fluo jaune pour l'un et orange pour l'autre ; casque accroché à leur ceinture.

Costume sombre, chemise blanche, cravate unit sombre et attaché-case pour le Grand Directeur.

Ambiance... Très belle journée.

Deux hommes arrivent par la sortie d'escalier donnant sur la terrasse du toit.

Raymond fait quelques pas vers le bord de la tour, il regarde le vide et prenant une grande respiration en regardant le ciel.

Raymond – Tu vois Lucien, moi ! j'aimerais mourir par une belle journée comme aujourd'hui.

Surpris.

Lucien – Eh bien, Monsieur Raymond ? Vous faites fort comme préambule à la pause.

Ils enlèvent leurs casques et vont s'asseoir sur un petit muret adossé à la sortie.

Raymond ouvre sa glacière et décapsule une bière.

Un temps.

Raymond – Tu as pris quoi à la cafétéria ?

Lucien – Comme d'habitude : un jambon-fromage.

Raymond – Non ! en boisson, je veux dire.

Montrant une petite bouteille.

Lucien – De l'eau.

Raymond – Tu ne te mettras donc jamais à la bière ?

Lucien – Je n'aime pas ça !

Raymond boit une gorgée à la bouteille.

Raymond – Allez ! moi j'ai faim ! bon appétit mon garçon.

Lucien – Vous aussi, bon appétit, Monsieur Raymond.

Ils se mettent à manger, tranquillement.

Un temps.

Raymond se lève et tout en mangeant va vers le bord sans protections de la tour, il regarde en bas.

Raymond – C'est quand même haut, quarante-huit étages... En mètres, je ne sais pas combien ça fait ? (*Il réfléchit*) ... En gros ; si chaque étage fait, mettons quatre mètres, ça fait... ça fait ? (*Renonçant.*) Tu n'as pas une calculette, Lucien ?

Lucien cherche dans ses poches, tout en réfléchissant.

Lucien – Cent quatre-vingt-douze mètres.

Raymond – Tu dis n'importe quoi ! pour m'épater !

Lucien lui tend une calculette.

Lucien – Vous pouvez vérifier...

Refusant la calculette d'un signe de la main.

Raymond – Je te crois... et tu es laveur de carreaux ?

Lucien – Les maths : c'était mon domaine à l'école.

Raymond – Moi qui ai déjà du mal à compter jusqu'à cent.

Lucien – Alors comment vous faites pour savoir, comme aujourd'hui, à quel étage vous êtes rendu au moment de la pause déjeuner ?

Raymond – L'habitude ! Je connais la position de chaque société dans ma façade ; je me repère aux personnes. Par exemple, avec ma nacelle, je suis rendu au trente-deuxième étage devant la fenêtre de la jolie secrétaire blonde et souriante qui a un bocal avec un poisson rouge posé sur son bureau, et qui m'adresse toujours un petit salut de la main.

Lucien – Ah ! eh bien moi ! j'ai tout mémorisé dans ma tête comme au jeu de la bataille navale : je sais que je suis rendu à F41, c'est à dire à la rangée F du quarante et unième étage de la façade nord... chacun son truc !

Ils mangent.

Un temps.

Raymond – Lucien ? Tu m'as bien dit que tu étais arrêté au quarante et unième étage de la façade nord ?

Lucien acquiesce.

Raymond – Mais alors ? On a démarré nos façades ensemble et tu es déjà rendu là ! Tu vas plus vite que moi maintenant ?

Lucien – Ce n'est pas d'aujourd'hui, mais je ne voulais pas vous en parler pour ne pas vous vexer.

Raymond – Au contraire ! j'en suis fier ! l'élève a dépassé le professeur.

Lucien – Si on raisonne bien ; soit je vais de plus en plus vite, soit vous allez de moins en moins vite ?

Raymond – Je vais de moins en moins vite parce que je vais vers la retraite.

Lucien – Encore combien d'années, Monsieur Raymond ?

Raymond – Deux ans, Lucien et après, à toi la façade sud : la façade au soleil.

Lucien – Ça ! ce sera une sacrée promotion !

Un temps.

Ils mangent.

Raymond – Est-ce que tu sais, mon p'tit Lucien, que j'éprouve un certain plaisir quand je nettoie les vitres dans ma nacelle ?

Lucien – Quel plaisir, Monsieur Raymond ?

Avec emphase.

Raymond – Celui de m'élever au-dessus des « Grands Directeurs », des « Grands Opérateurs », des « Grands Investisseurs », des « Grands Banquiers », des « courtiers en ceci », des « traders en cela » ; tout cela en douceur et avec en plus un sourire ou un petit bonjour... Tous les jours, en nettoyant les vitres, je m'élève au-dessus d'eux...

Il fait une pause, pensif.

Raymond – Par contre, financièrement, je reste au même niveau ; pendant qu'eux...

Tout en parlant, il s'approche de plus en plus du visage de Raymond.

Lucien – Pendant qu'eux, financièrement, ils s'élèvent bien au-dessus de vous, Monsieur Raymond, oui ! mais à quel prix ! Regardez-les bien... passé le petit sourire et le petit salut de politesse, ils reprennent un air grave ; sourcils froncés, doigts sur le clavier, main sur la souris, regard rivé sur l'écran, aux aguets de la meilleure offre pour acheter très vite au meilleur prix ; agir vite, toujours plus vite ; acheter au plus bas, revendre au plus haut... Il faut faire de l'argent, beaucoup d'argent, toujours plus d'argent !

Les yeux dans les yeux penché sur Raymond.

Apeuré.

Raymond – Arrête Lucien ! tu me fais peur !

Lucien – Le pire, Monsieur Raymond, c'est que sans s'en rendre compte ils sont prisonniers !

Raymond – Mais non, Lucien ! ce sont des travailleurs libres.

Toujours très près de Raymond.

Lucien – Ils ont un gros salaire et s'ils travaillent bien ils ont des primes ; alors ils y ont pris goût, très tôt, très jeunes, et maintenant ils ne peuvent plus s'arrêter, ils ne peuvent plus arrêter de gagner de l'argent. Leur train de vie est en marche : la maison, la résidence secondaire, les vacances, les voitures, la famille, les enfants, les amis, les relations, les invitations... Il faut de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent... Prisonniers, Monsieur Raymond, ils sont prisonniers !

Un temps.

Le regard fixe, abasourdi, Raymond remet machinalement ses affaires dans sa glacière, puis il se lève et s'approche du bord de la tour.

Raymond – Tout à l'heure, en arrivant, je t'ai dit en plaisantant que j'aimerais mourir par une belle journée comme aujourd'hui...

Lucien – Oui ! et alors ?

Raymond – Eh bien là ! à l’instant ! pendant ton délire, à t’écouter... j’en ai eu envie.

Lucien prend la bouteille, se lève et la tend à Raymond.

Lucien – Finissez au moins votre bière avant de sauter !

Raymond – C’est vrai, elle serait perdue... tu ne bois que de l’eau.

Ils éclatent de rire.

Raymond finit sa bière.

La porte de l’accès au toit s’ouvre ; un homme en costume cravate et attaché-case à la main s’avance.

Raymond – Ah ! Monsieur Jonas.

Monsieur Jonas – Bonjour, Raymond.

Raymond – Bonjour, Monsieur Jonas.

Ils se serrent chaleureusement la main.

Faisant les présentations.

Raymond – Je vous présente mon apprenti, Lucien, qui travaille sur la façade nord... Lucien, je te présente Monsieur Jonas qui est le Grand Directeur de la Grande...

L’interrompant.

Monsieur Jonas – S’il vous plait, Raymond : pendant la pause, laissez tomber les : « *Grand Ceci, Grand Cela* », merci !

Serrant chaleureusement la main de Lucien.

Monsieur Jonas – Lucien ! vous exercez un bien beau métier. Vous êtes jeune et avec un formateur comme Monsieur Raymond vous ne pouvez que très bien travailler. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Lucien – Moi aussi, Monsieur Jonas.

Le regardant, interrogatif.

Raymond – Vous allez bien, Monsieur Jonas ?

Monsieur Jonas – Comme d’habitude, Raymond, toujours quelques problèmes.

Raymond – Ce n’est rien ! Regardez ! il fait une superbe journée : nous en profitons pour déjeuner sur le toit de la tour.

Monsieur Jonas – Je m’en suis douté ; j’ai vu les nacelles remontées juste en dessous.

Raymond – Avec le beau weekend qui s’annonce, vous allez pouvoir prendre votre avion personnel et aller en famille dans votre belle villa au bord de la mer.

Monsieur Jonas – Ma femme et mes enfants y sont déjà rendu.

Il fait quelques pas vers le bord.

Le regardant faire.

Raymond – Soyez prudent, Monsieur Jonas.

Monsieur Jonas – Ne vous inquiétez pas, Raymond ; j’ai juste besoin de... m’oxygéner un peu.

Il s’approche du bord, prend une grande bouffée d’air et reste pensif à regarder le vide.

Raymond entraîne Lucien à l’écart et, baissant la voix.

Raymond – Monsieur Jonas est le : « *Grand Directeur de la Grande Société d’Investissement* » qui occupe les dix derniers étages.

Lucien – Vous avez l’air de bien vous connaître ?

Raymond – Oui ! il aime bien venir ici parler avec moi, comme ça, tout simplement, sans façon ; comme deux bons copains qui se retrouvent.

Lucien – Vous vous voyez souvent ?

Embêté.

Raymond – Souvent ? Oui et non ! Lucien, je vais te faire une confidence... quand Monsieur Jonas vient me voir avant sa pause déjeuner, c’est qu’il va mal, qu’il va, très mal.

Lucien – Qu’est-ce que vous voulez dire ?

Raymond – Tout à l’heure, quand je t’ai dit d’arrêter ton délire parce que j’avais ressenti l’envie de sauter, eh bien, eh bien...

Lucien – Eh bien quoi, Monsieur Raymond ?

Raymond – Eh bien ! Monsieur Jonas, lui ! il en a régulièrement envie.

Lucien – Régulièrement ?

Raymond – Son boulot, les opérations de marché, les placements boursiers, les investissements pour d’autres sociétés, ses responsabilités, son rythme de vie, l’argent ; tu en as si bien parlé tout à l’heure... La première fois, je suis sûr que cela aurait été la bonne, mais je suis arrivé là, par hasard et j’ai tout foutu en l’air ! Enfin non ! je veux dire, au contraire : je l’ai empêché de se mettre en l’air.

Lucien – Vous lui avez sauvé la vie ?

Raymond – À vrai dire, je lui ai sauvé la vie plusieurs fois et aujourd’hui c’est la deuxième fois en moins de quinze jours... Je ne sais plus quoi inventer pour lui donner espoir.

Lucien – Dites-lui de sauter pour de bon !

Raymond – Très drôle, Lucien ! tu lui diras toi-même.

Monsieur Jonas revient vers eux.

Monsieur Jonas – Alors Raymond, quoi de neuf ? Vous n’avez pas une bonne nouvelle à m’annoncer ?

Raymond – Non ! personnellement, je n’ai rien de particulier à vous dire.

Regardant Lucien.

Monsieur Jonas – Et vous, Lucien ? Dans la fougue de votre jeunesse, avez-vous quelque chose à me dire qui pourrait m’aider à résoudre mes problèmes ?

Un peu hésitant, en se grattant la tête.

Lucien – Raymond... enfin, Monsieur Raymond m’a fait quelques confidences... Je voulais vous dire, je voulais vous dire...

Monsieur Jonas – Parlez, mon garçon ! je vous écoute !

Intervenant brusquement en montrant sa montre.

Raymond – Lucien ! il serait grandement temps que tu ailles chercher nos deux cafés ; tu as vu l’heure qu’il est ?

Lucien regarde sa montre.

Lucien – Oh, mais oui ! il est temps !

Regardant monsieur Jonas.

Raymond – Et moi, sans café après manger...

Monsieur Jonas – Vous alliez me dire quelque chose, Lucien ? Raymond vous a interrompu.

Lucien – Je vous le dirai tout à l'heure, Monsieur Jonas. Monsieur Raymond à raison : le temps que j'aille au distributeur, que je fasse la queue, que je remonte, j'en ai bien pour dix minutes... Voulez-vous un café, Monsieur Jonas ?

Monsieur Jonas – Merci, Lucien ; je n'ai pas encore déjeuné.

En s'éloignant.

Lucien – À tout à l'heure !

Raymond – Pour moi, comme d'habitude : café long, sans sucre.

Lucien disparaît par la porte.

Monsieur Jonas s'assied, abattu.

Monsieur Jonas – Raymond, je n'en peux plus ! Ce matin, je viens encore de prendre une décision horrible, une décision épouvantable pour augmenter le capital d'un grand consortium financier, une décision catastrophique pour d'innocents clients qui ne se doutent de rien...

Il se relève et prend Raymond par les épaules.

Monsieur Jonas – Raymond ! je ne suis plus un être humain ; je suis devenu une machine sans âme, je n'obéis plus à moi-même, je suis devenu un tueur. Je ne mérite plus ma place parmi les vivants !

Il se blotti contre l'épaule de Raymond qui lui tape gentiment dans le dos.

Raymond – Allons, allons Monsieur Jonas, calmez-vous ! Nous allons discuter tranquillement tous les deux et après, vous allez voir, ça va aller beaucoup mieux !

Monsieur Jonas – Je suis fini, et je veux en finir...

Il va vers le bord de la tour. Raymond l'accompagne...

Monsieur Jonas – Tout à l'heure, je me suis surpris à chercher sur Internet où se trouvaient les plus hautes tours du monde.

Raymond – Pourquoi ?

Monsieur Jonas – Je ne sais pas, Raymond... C'est comme si, pour moi, cette tour de quarante-huit étages n'était plus suffisamment haute pour être sûr d'en finir avec tous mes problèmes.

Raymond regarde en bas.

Raymond – Si vous voulez mon avis : cent quatre-vingt-douze mètres de chute, ce sera suffisant.

Monsieur Jonas – À Dubaï ; il y a une tour qui fait huit cent vingt-huit mètres de haut.

Raymond – Huit cent vingt-huit mètres ? Bon sang ! là, oui ! ça fait vraiment haut !

Le regard fixe regardant le vide.

Monsieur Jonas – Je ne pense plus qu'à cela. J'en reviens toujours à vouloir, à vouloir...

Il fait un pas en avant.

Raymond le prend par le bras et l'éloigne doucement du bord.

Raymond – À vouloir prendre des vacances ; à vouloir prendre de grandes vacances, Monsieur Jonas.

Monsieur Jonas – Je ne peux pas ! Je ne peux pas, Raymond ! Je vous ai déjà expliqué pourquoi.

Raymond – Vous êtes indispensable !

Monsieur Jonas – Peut-être ! je ne sais plus ! J'ai l'impression d'être prisonnier jour et nuit de cette grande tour, prisonnier d'un système qui m'a pris mes compétences, ma personnalité et qui m'empêche d'être moi-même : d'être libre, d'être tout simplement : LIBRE !

Raymond réfléchit.

Raymond – Et si vous essayiez de faire une journée normale ; une journée équilibrée.

Monsieur Jonas – Une journée équilibrée ? Que voulez-vous dire, Raymond ?

Raymond – Une journée équilibrée sur vingt-quatre heures : huit heures de travail, huit heures de vie et huit heures de sommeil.

Le regardant, abattu.

Monsieur Jonas – Mais Raymond, à mon poste de : « *Grand Directeur de la Grande Société* », il n'est pas question de journée équilibrée ; il est question de temps passé à penser au travail pour augmenter les bénéfices de nos clients. Dès que je sors de mon bureau pour rentrer chez moi je me sens comme fautif, je culpabilise ; je n'ai qu'une envie, y retourner. Chez moi, je ne m'intéresse plus à rien ; quand ma femme et mes enfants me parlent je ne les écoute plus ; je réponds que par des hochements de tête indifférents ; j'ai l'impression d'être un fantôme errant dans ma propre maison. La nuit, je dors très mal ; je ne pense qu'à ce que je dois faire le lendemain. Le week-end, rien n'arrive à me distraire ; la télévision, le cinéma, le restaurant, les amis : tout me paraît futile et dérisoire. J'ai l'impression que j'habite ici, que cette grande tour est le seul endroit où ma vie à un sens... Je deviens fou ! Je n'arrive plus à être positif !

Posant un regard triste sur celui-ci.

Monsieur Jonas – Si vous saviez comme j'envie votre optimisme et votre philosophie, Raymond.

Réfléchissant.

Raymond – Essayez d'être quelqu'un d'autre ?

Monsieur Jonas – Mais qui ! Raymond, qui ?

Un temps.

Ils réfléchissent tous les deux.

Monsieur Jonas regarde fixement Raymond : pris d'une idée.

Monsieur Jonas – Raymond... déshabillez-vous !

Surpris par la demande.

Raymond – Que je me déshabille ?

Monsieur Jonas – Donnez-moi votre veste de travail et prenez la mienne ; faisons vite avant que Lucien ne revienne.

En l'enlevant, autoritaire.

Monsieur Jonas – Prenez ma veste et donnez-moi votre chasuble !

Raymond – Monsieur Jonas ; le soleil tape fort ; vous n'êtes pas bien ?

Monsieur Jonas – Raymond ! je vais prendre votre place et vous vous allez prendre la mienne afin de me renvoyer l’image que vous avez de moi.

Essayant de comprendre la phrase.

Raymond – Je dois prendre votre place afin de vous renvoyer l’image que j’ai de vous... ?

Monsieur Jonas – Allez, Raymond ! faites ce que je vous demande !

Sans trop comprendre, Raymond ôte sa chasuble, Monsieur Jonas lui tend sa veste.

Monsieur Jonas – Prenez aussi mon attaché-case dans la main.

Raymond le regarde et va chercher son casque.

Raymond – Et vous, mettez mon casque sur votre tête.

Monsieur Jonas – Maintenant, vous êtes : « *Monsieur Raymond* » et moi, je suis tout simplement : « *Rodolphe* ».

Raymond – Rodolphe ?

Monsieur Jonas – Rodolphe Jonas. Rodolphe : c’est mon prénom.

Raymond – Je ne savais pas !

Monsieur Jonas – Je me suis mis dans votre peau : dans votre chasuble de travail et vous vous êtes mis dans la mienne : dans ma veste de costume.

Raymond – Mais... comment dire, je n’ai jamais dirigé une *Grande Société*, je ne connais rien aux transactions boursières ; je ne sais que nettoyer les vitres...

Monsieur Jonas – Ne vous souciez pas de cela ! Vous, vous n’avez pas envie de mourir, moi, si ! Je veux seulement que vous m’aidiez à ressentir vos ondes positives en me renvoyant mes ondes négatives.

Intégrant dans sa tête.

Raymond – Je dois vous aider à ressentir mes ondes positives... en vous renvoyant vos ondes négatives...

Sans trop comprendre.

Raymond – Bon ! bien ! je vais essayer...

Un temps.

Il essaye de se concentrer.

Raymond – Je pense que si je prenais aussi votre pantalon, ça m’aiderait.

Monsieur Jonas – Très bonne idée, Monsieur Raymond, allons-y !

Ils s’échangent les pantalons.

Monsieur Jonas – devenu Rodolphe – va ensuite s’asseoir et ouvre la glacière de Raymond en se frottant les mains.

Monsieur Jonas – Dommage... vous ne m’avez rien laissé à manger, cela ne fait rien, je vais boire la boisson qui reste.

Il prend la petite bouteille, la regarde, cherche dans la glacière.

Monsieur Jonas – Comment cela s’ouvre-t-il ? Il faut un tire-bouchon spécial ?

Raymond – Tournez la capsule, Monsieur Jonas, pardon, Rodolphe, en serrant fermement la bouteille avec l’autre main.

Il le fait.

Monsieur Jonas – Merveilleux ! que l'homme est intelligent !

Raymond part vers le bord de la tour.

Buvant une gorgée.

Monsieur Jonas – Très bonne cette boisson ! (*il regarde l'étiquette*) ... Bière ? Je ne connaissais pas !

Il boit une autre gorgée, satisfait.

Monsieur Jonas – Alors ! comme ça, Monsieur Raymond, vous avez décidé d'en finir...

Raymond se penche, regarde le vide puis l'horizon.

Un peu hésitant, cherchant ses mots.

Raymond – Oui, Rodolphe ! j'ai décidé d'en finir ! J'ai trop de problèmes dans mon travail. J'ai beau dire qu'il y a de plus en plus de cacas d'oiseaux sur les vitres, personne ne m'écoute ! Et il est de plus en plus difficile d'avoir de bons produits de nettoyage ; j'en arrive à être obligé de cracher dessus pour faire partir certaines salissures... Et le personnel, je n'en parle pas ! Tenez ! prenez le Lucien : un bon à rien, toujours à la traîne, à rêvasser ; et que je te regarde passer une mouette, et que je te regarde passer une ambulance, un avion... Et les conditions de travail : le vent, la pluie, la neige, le brouillard, le froid, le chaud, le soleil, l'impossibilité d'aller faire pipi avant midi... Et la sécurité au travail ; oui ! tiens ! parlons-en de la sécurité au travail ! Les nacelles ne sont pas sécurisées : si les filins lâchent, nous tombons !

Parodiant Monsieur Jonas.

Raymond – Rodolphe ! Rodolphe ! je n'en peux plus ! je ne comprends plus rien à ce travail ! c'est devenu trop compliqué, je ne suis plus à la hauteur, je veux en finir...

Il avance vers le bord, un peu cabotin.

Raymond – Laissez-moi m'oxygéner une dernière fois...

Il s'approche du bord.

Raymond – Je vais sauter !

Un peu grisé regardant la bouteille de bière.

Monsieur Jonas – Décidément, je trouve cette boisson très agréable !

Plus fort, en jetant un œil vers lui.

Raymond – Rodolphe ! je vais, sauter !

Sans l'entendre, finissant la bière.

Monsieur Jonas – Vraiment, excellente !

Il regarde Rodolphe finir sa bière et, découragé, vient s'asseoir près de lui.

Raymond – Monsieur Jonas... je ne pense pas que votre idée soit très bonne.

Monsieur Jonas – Vous avez raison, Raymond ; elle est même, très ridicule.

Un temps.

Monsieur Jonas – Pourtant...

Raymond – Pourtant, quoi ?

Monsieur Jonas – Pourtant... dans la peau de Rodolphe, je me sentais bien !

Mettant la main sur l'épaule de celui-ci.

Monsieur Jonas – Je pense, Raymond, que vous avez réussi à me renvoyer au moins une onde positive (*levant celle-ci*) ... la bière !

La porte s'ouvre et Lucien apparaît, un café dans chaque main.

Il s'avance vers Monsieur Jonas.

Lucien – Monsieur Raymond, votre café.

Monsieur Jonas – Non ! merci, Lucien.

Surpris, regardant alternativement l'un et l'autre en constatant l'échange des vêtements.

Lucien – Mais... vous... vous avez ? ...

Monsieur Jonas – Eh bien quoi, Lucien ! vous n'avez jamais eu envie de vous mettre dans la peau d'un autre ?

Lucien – Si ! quand je faisais du théâtre, à l'école.

Voulant son café.

Raymond – Le sans sucre ; quelle main ?

Lucien – Main droite.

Raymond – Merci, Lucien.

Monsieur Jonas enlève sa chasuble et son pantalon.

Monsieur Jonas – Je crains fort, mon cher Lucien, que vous ne portiez un regard nouveau sur le : « *Grand Directeur de la Grande Société* ».

Il tend les vêtements à Raymond.

Monsieur Jonas – Raymond, je vous redonne ce qui vous appartient...

Raymond – Merci !

Raymond pose les vêtements et continue à boire tranquillement son café.

Monsieur Jonas, en slip, chaussettes et chemise cravate, le regarde boire ; attendant.

Monsieur Jonas – Raymond. Je vous serais très reconnaissant de ne pas me laisser aller à la cafétéria dans cette tenue, merci !

Raymond – Oh ! bien sûr, Monsieur Jonas ! excusez-moi !

Pendant que Raymond enlève le costume.

Monsieur Jonas – Inutile, Lucien, de vous demander la plus grande discrétion autour de, disons... de cette mascarade.

Lucien – Ne craignez rien, Monsieur Jonas, je saurais jouer la comédie.

Tout en s'habillant.

Monsieur Jonas – Vous avez joué quel rôle au théâtre, Lucien ?

Lucien – J'ai joué le rôle du *Petit Prince* dans une adaptation du roman d'Antoine de Saint-Exupéry.

Monsieur Jonas – Ah ! Antoine de Saint-Exupéry ! c'était un homme admirable ! j'aurais tant aimé lui ressembler.

Il finit de se rhabiller et reprend son attaché-case.

Monsieur Jonas – J'en suis bien triste, mais je dois vous quitter. Bon après-midi, Raymond.

Raymond – Bon après-midi, Rodolphe, pardon... Monsieur Jonas.

Monsieur Jonas – Bon après-midi, Lucien.

Lucien – Bon après-midi, Monsieur Jonas.

Il part, se ravise et revient vers Lucien.

Monsieur Jonas – Lucien ? Vous ne vouliez pas me dire quelque chose tout à l'heure ? Raymond vous a coupé la parole pour vous envoyer chercher les cafés.

Lucien – (*Il cherche*) ...

Monsieur Jonas – Vous ne vous souvenez plus ?

Raymond – C'était sans doute sans grande importance.

Lucien – Ah ! si ! ça me revient ! C'était sur la manière la plus, comment dirais-je... la plus « classe » pour vous pour en finir.

Gêné par l'audace de Lucien.

Raymond – Stop, Lucien, stop ! Monsieur Jonas va arriver en retard et la cafétéria va être fermée.

Monsieur Jonas – Ne vous inquiétez pas, Raymond ; je vous mets dans la confiance : la cafétéria me monte à manger, à toute heure, sur un simple appel de ma secrétaire.

Découragé, Raymond va s'asseoir.

Monsieur Jonas – Lucien ! je vous suis tout ouïe !

Lucien – Venez avec moi, Monsieur Jonas...

Il l'emmène près du bord de la tour.

Monsieur Jonas – Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens bien !

Montrant du doigt, de sa main tendue, la perspective du vide.

Lucien – Regardez, Monsieur Jonas : c'est quoi, ça ?

Les deux mains dans les poches, très à l'aise.

Monsieur Jonas – Le vide : quarante-huit étages de vide.

Lucien – Et, tout en bas ?

Même jeu, désinvolte.

Monsieur Jonas – Le trottoir, les piétons, la rue, les voitures : la grande ville.

Sec, froid.

Lucien – Le goudron, l'asphalte, la chaussée ; un corps sans vie... Quelle dégringolade sociale en quelques secondes, quelle déchéance à l'arrivée ; plus bas que le bas de l'échelle, tout plat sur le goudron ; un costume-cravate vide avec du sang autour, et les gens demandant : « *Qui c'est ?* », « *Qui c'est ?* » Quand, le lendemain, ils vont voir dans les journaux que c'était : « *Le Grand Directeur de la Grande Société* », qu'est-ce qu'ils vont penser ? ... Je vous pose la question, Monsieur Jonas : qu'est-ce qu'ils vont penser ?

Monsieur Jonas – Je ne sais pas !

Lucien – Ils vont être déçus, ils vont être, très déçus... Ce n'est pas une fin digne de vous, Monsieur Jonas.

Monsieur Jonas – Que me conseillerez-vous, Lucien ?

Lucien – Un homme de votre rang, un homme dans une position de haut responsable de la plus *Grande Société d'Investissement* ne peut, que dis-je, ne doit finir en ne sautant que du quarante-huitième étage.

Jetant un regard vers Raymond.

Monsieur Jonas – Justement, j'avais pensé à la grande tour de Dubaï.

Lucien – La « *Burj Dubaï* » : huit cent dix-huit mètres.

Le reprenant.

Monsieur Jonas – Huit cent vingt-huit mètres.

Lucien – Vous savez, dix mètres en plus ou en moins, pour ce que c'est faire.

Monsieur Jonas – D'accord pour la tour de Dubaï !

Balançant la tête en signe de négation.

Lucien – Non ! Monsieur Jonas, ce n'est pas possible ! Ce n'est pas une tour droite, elle est très pointue, elle a une forme pyramidale ; si vous vous jetez du haut, vous aller presque atterrir sur l'étage en dessous.

Monsieur Jonas – Je serais déshonoré !

Lucien – À Shanghai, en Chine, il y a la « *Shanghai WFC* » : elle ne fait que quatre cent quatre-vingt-douze mètres, mais elle a des parois très verticales : ce serait l'idéal.

Monsieur Jonas – J'ai lu que les chinois en construisent une autre : je crois que ce sera la plus haute tour du monde à ce jour.

Lucien – Oui ! « *Sky City* » : huit cent trente-huit mètres, mais l'architecte n'a pas pensé à vous ; il y a trop de risques d'échec et même de blessures graves n'entraînant pas la mort.

S'interrogeant en regardant le vide.

Monsieur Jonas – Ah ! ce n'est pas aussi simple que je l'avais pensé.

Raymond s'est levé et s'approche de lui.

Raymond – Monsieur Jonas. Maintenant que nous parlons plus librement entre nous, sans manières, sans chichis et si l'on considère comme définitivement acquis que nous devons, Lucien et moi, trouver le moyen le plus « *classe* » pour vous aider à en finir avec l'existence ; j'ai pensé à quelque chose...

Monsieur Jonas – À quoi avez-vous pensé, Raymond ?

Raymond – Pourtant... Dieu sait que je vous aime bien et que j'aurais tout essayé pour vous en empêcher.

Ils se regardent tous les deux, émus.

Monsieur Jonas – Raymond, ne vous en faites pas, je sais que vous m'aimez et moi aussi je vous aime ; vous êtes un homme bon.

Ils se prennent dans les bras en se serrant chaleureusement l'un contre l'autre.

Lucien les interrompt en toussant, un peu gêné.

Lucien – Si vous le voulez bien, je préfère que l'on n'entre pas trop dans ce genre de sentiment ; nous risquons de nous éloigner de notre sujet et nous allons finir par tout laisser tomber.

Appréciant.

Monsieur Jonas – Bravo, Lucien ! « *Tout laisser tomber.* » Vous avez de l’humour !

Après une dernière étreinte.

Monsieur Jonas – Alors Raymond ! cette idée ?

Timidement.

Raymond – Monsieur Jonas... comme vous avez votre propre avion personnel, je me disais qu’en volant...

Ayant un déclic en lui faisant signe de se taire avec la main.

Monsieur Jonas – N’en dites pas plus, Raymond ! génial ! Raymond, vous êtes génial ! Pourquoi n’y ai-je pas pensé plus tôt ! Mon avion personnel, mais oui ! voilà ! tout est résolu !

Raymond – Vous volez tranquillement vers les vacances, vers la villa au bord de la mer, l’attaché-case rempli à ras bord de dossiers. Un petit coup de pilote automatique et le grand saut, l’attaché-case ouvert : toute la paperasse dispersée aux quatre vents et vous filant à toute vitesse vers la délivrance.

Les yeux au ciel, ému, radieux.

Monsieur Jonas – Je m’y vois, Raymond ! je m’y vois !

Pas convaincu, faisant non de la tête.

Lucien – Je ne voudrais pas gâcher votre enthousiasme, mais je pense que l’on peut trouver mieux.

Monsieur Jonas – Trouver mieux ? Lucien, vous êtes difficile ! Moi ! je trouve l’idée de Raymond parfaite !

Lucien – Monsieur Jonas, vous allez encore atterrir platement, peut-être un peu amorti si vous tombez dans une prairie humide... Non ! ce qu’il faudrait, pour les personnes qui vous font confiance, pour vos employés, pour nous qui travaillons sur ce projet commun, qui ne voulons pas que vous ratiez votre sortie ; il faut qu’en plus du point final il y ait aussi le point d’exclamation : « *Bravo ! Superbe ! Quelle fin digne de lui ! Quelle classe !* ». Les gens demanderont : « *Qui était-ce ?* » on leur répondra : « *Le Grand Directeur de la Grande Société ! Je l’ai bien connu ! Quel homme admirable c’était !* »

Raymond – Et nous, très fiers : « *Monsieur Rodolphe Jonas ; nous l’avons côtoyé, nous étions ses amis, nous l’avons aidé dans sa grande entreprise !* »

Regard au ciel, mesurant son importance.

Monsieur Jonas – On pourrait ajouter : Philippe-Marcel.

Surpris.

Raymond – Philippe-Marcel ?

Monsieur Jonas – Mon autre prénom : Rodolphe Philippe-Marcel Jonas, le Grand Directeur d’etcétéra etcétéra...

Raymond – Moi ! j’aurais même aussi ajouté... (*ménageant le suspens*) un point d’interrogation.

Monsieur Jonas – Un point d’interrogation ? Comment cela, Raymond ?

Raymond – Du mystère, il faut du mystère : qu’est-il devenu ? Imaginez les journalistes, la une des journaux : « *Qu’est devenu Monsieur Rodolphe Philippe-Marcel Jonas ?* » ; « *Où est passé*

l'avion du Grand Directeur de la Grande Société ? » ; « Retrouvera-t-on un jour le corps de ce malheureux ? »...

Les yeux exorbités, satisfait.

Monsieur Jonas – Parfait ! parfait ! bravo, Raymond !

Tout excité, récapitulant.

Monsieur Jonas – Donc... je suis dans mon avion, réservoir plein à ras bord, tenue costume-cravate, attaché-case bourré de tous les projets, de tous les dossiers les plus importants, les plus compromettant. Je monte à trois-mille, trois-mille-cinq-cents mètres : qu'en pensez-vous, c'est correct ?...

Approuvant de la tête.

Raymond – C'est parfait !

Regardant Lucien.

Monsieur Jonas – Je vole au-delà, bien au-delà des côtes, au-dessus de la mer, le plus loin possible, et j'attends...

Lucien – Vous attendez quoi, Monsieur Jonas ?

Monsieur Jonas – Ce pauvre Lucien est dépassé... Mais voyons, j'attends, en volant, que le réservoir se vide.

Raymond – Cela peut prendre un certain temps.

Monsieur Jonas – Ne vous inquiétez pas, Raymond, j'ouvrirais une bière ; pensez à me donner le nom de la marque que j'ai goûtée : elle était excellente !

Raymond – Emmenez un pack de six bières, cela peut être long avant que l'avion tombe en panne d'essence.

Théâtral.

Monsieur Jonas – Dès que le moteur commence à avoir des ratées, j'ouvre le cockpit et tel un Dieu de l'Olympe brandissant le symbole de son pouvoir, Rodolphe Philippe-Marcel Jonas, le Grand Directeur de la Grande Société, son attaché-case à la main, franchit l'ultime obstacle matériel et jette son corps dans le vide... Il ouvre, d'un geste ultime, la valisette qui, telle la trainée laissée par une fusée, éparpille dans les cieux la papperasse malsaine, et lâchant enfin l'objet devenu inutile, file dans l'air, à plus de cent à l'heure, vers son état de *Sérénité Suprême*, vers son *Nirvana*, vers la *Grande Bleue*, vers la *Gloire*, (*les yeux au ciel*) vers... « SA » Gloire !

Ils applaudissent, à moitié en larmes.

Raymond – Bravo ! bravo, Monsieur Jonas ! magnifique !

Lucien – Quelle apothéose ! quel final ! quel point final !

Ils se serrent tous les trois l'un contre l'autre, émus.

Un temps.

Le regard de Raymond tombe sur la montre de Monsieur Jonas.

Raymond – Bon Dieu ! moins cinq, Lucien ! il faut retourner au boulot !

En se reculant pour mieux les regarder, d'un ton magistral.

Monsieur Jonas – Que le monde est cruel avec vous, les petits, qui n'avez pas d'échappatoire.

Raymond et Lucien le regardent comme approuvant, résignés, puis ils vont ramasser leurs affaires et prendre leurs casques.

Ils se serrent chaleureusement la main.

Monsieur Jonas – Adieu ! Raymond ; portez-vous bien.

Raymond – Adieu ! Monsieur Jonas. Ne vous tourmentez pas pour moi ; plus que deux ans avant les grandes vacances.

Monsieur Jonas – Adieu ! Lucien.

Lucien – Adieu ! Monsieur Jonas.

Monsieur Jonas – Lucien ! vous devriez vous remettre à faire du théâtre ?

Lucien – Ce n'est pas une mauvaise idée ; je rejouerais : « *Le Petit Prince* ».

Pensif.

Monsieur Jonas – Saint-Exupéry ! Antoine-Marie Jean-Baptiste Roger de Saint-Exupéry, alias : « *Saint Ex* » !

Raymond, tout en remettant son casque.

Raymond – Saint-Exupéry ? C'était un grand écrivain ?

Monsieur Jonas – Tout à fait, Raymond ! un grand poète et romancier, mais c'était aussi un grand aviateur. Il a disparu en méditerranée avec son avion : une fin noble, digne d'un grand homme...

Levant les yeux au ciel.

Monsieur Jonas – Antoine ! bientôt tu ne seras plus seul... je serais près de toi.

Lucien, en remettant son casque.

Lucien – J'ai lu, dans un livre, que de nos jours encore sa mort restait un mystère : son corps n'a jamais été retrouvé. Il y a même un gars, qui connaissait bien « *Saint Ex* », qui disait qu'il était bien trop intelligent pour finir bêtement dans un accident d'avion. Il disait qu'il avait tout préparé, tout organisé, et qu'il avait traversé la mer un beau matin, dans son avion, pour se refaire une autre vie, sous un autre nom, sous une autre identité, dans un pays d'Afrique.

Avec des balancements de tête en remettant sa glacière sur l'épaule.

Raymond – Pfutt ! n'importe quoi, Lucien ! Allez ! (*Ouvrant la porte*) ... Au boulot ! ce genre d'aventure ce n'est pas pour nous.

Raymond et Lucien sortent.

Monsieur Jonas reste seul, le regard droit devant lui, pensif.

Il répète en réfléchissant.

Monsieur Jonas – « *Il disait qu'il avait tout préparé, tout organisé, et qu'il avait traversé la mer un beau matin, dans son avion... pour se refaire une autre vie... sous un autre nom... sous une autre identité...* » ?

Son visage s'éclaire d'un sourire, puis, approuvant de la tête.

Monsieur Jonas – Ce n'est pas bête ça !

Il se retourne et sort en refermant la porte derrière lui.

Juin 2013
(030320)